

## Le vent se lève...

Il fait frais ce matin de printemps quand j'ouvre le portail. Quelques pas dans la cour, les premiers symptômes d'un trouble, le souffle plus restreint, le corps en apesanteur, la démarche incertaine. J'entre dans le hall. Au moment même où je neutralise l'alarme, les histoires anciennes se mettent à frissonner. Le désir d'agir se précise, vite l'abandon des choses ordinaires, vite l'autre côté du miroir. Assis sur mon cube au centre du plateau, j'emprunte à Hugo et à d'autres, les mots d'une ballade littéraire, une forme de nomadisme verbal en quête de personnage. La lumière de quatre projecteurs m'isole du monde. Une liberté absolue, pas de spectateurs et le noir propice au voyage immobile. La sobriété qui m'environne laisse l'imaginaire suivre ses méandres. Je néglige la présence du jour entre deux planches de bois disjointes, la lueur verte de la lanterne de secours, l'escalier assez raide pour accéder à l'étage. Une matinée studieuse en milieu de semaine. Les sons, venus de l'extérieur, se manifestent très étouffés. Une voiture s'arrête, une portière claque, un avion quitte Château Bougon et s'évanouit dans le lointain, pas de cris d'enfants en cette journée d'école. Un silence complice, un théâtre favorable à mes égarements. Seul maître de mon destin je peux tout, endosser le costume de cet homme vêtu de probité candide, interpellé le patron d'un bistrot bizarre, un jeudi matin ordinaire, embrasser dans le cou la dame à la jupe bien courte dans un train pour Orléans, arriver discrètement par la porte ouverte au jardin. J'essaie les ruptures, je tente l'inexprimable, je joue avec les mots jusqu'au vertige. Je dessine au sol les formes et les contours d'une phrase chorégraphiée. Je perçois, quelque temps après, l'écho d'une chanson qui s'évanouit dans le velours des pendrillons. Je me perds dans les ombres. Je m'éclabousse de lumière. Je dis. Je récite. Je déclame. Je psalmodie. Je conjugue le verbe à tous les temps. J'hésite. Je reprends. Je grimace. Je souris. Je hasarde toutes les nuances d'une légende. Je multiplie tous les gestes symboliques. Je reste sur mon fil, en équilibre, défiant les abysses. Je joue de tous les artifices que je connais. J'emprunte les chemins incertains. J'imagine des issues célestes sur la route des enfers. Je joue sans retenue. Je maîtrise ma partition. Je conclus :

« La dame le regarde, il a compris,  
Il se lève maintenant et la rejoint,  
Et après... ».

Et puis cela se déchire, des éclats de ferraille, un chant funèbre, les variations d'un gros moteur diesel, le ballet obstiné d'une pelle mécanique. Le chicot d'un mur vient de rendre grâce. De l'Atelier 12 il ne reste qu'un tas de parpaings fracassés, désordonnés. Sur ses chenilles, la mécanique froide poursuit son œuvre de destruction, ça crisse, ça craque, ça gémit, ça gronde, ça hurle même. Le vent s'engouffre dans un jardin de souvenirs. Les échos d'un requiem déchirent les harmonies d'une ballade poétique. Les débris de verre, le béton grotesque, les cadres en bois fracassés, emportés au loin dans un camion. Il ne reste plus rien de la malle aux trésors où de jeunes dieux et des belles demoiselles faisaient la nique à l'ennui. Un jardin de ruines, un bâtiment fracassé, des souvenirs chiffonnés. Je n'étais jamais revenu sur la place Jean Jaurès, j'avais toujours évité de croiser ce hangar lié aux rencontres

rituelles des vendredis soirs avec des gamins comédiens. Bien sûr c'était une chronique annoncée depuis la décision de la municipalité. Une salle isolée, mal fagotée, de bric et de broc, énergétivore. Il y avait mieux ailleurs, mais quand même... Là, dans l'instant, je me sens orphelin, en équilibre fragile, un personnage en quête d'auteur, un acteur sans royaume, un plateau nu. Des fantômes se glissent une fois encore derrière les rideaux, une rumeur se répand dans les cintres. Je me retrouve à la lisière du temps. Les compagnons de route du dernier voyage occultent les héros de la première heure. Je saute d'un monologue à un mouvement de foule, d'un scénario contemporain à l'embrasement du chœur antique, d'un balbutiement initial à l'apothéose finale. Tout s'estompe une fois encore et se dilue dans un vacarme de chenilles de fer. « Le vent se lève il faut tenter de vivre », je bredouille les mots de Valéry, la parenthèse se referme irrémédiablement. J'ai mal. Je suis impuissant, trahi. Je suis vraiment con, je n'aurais jamais dû repasser par cette place Jean Jaurès.

*Michel Frappart*  
*15 janvier 2018*